

Lignes de conduite

Import Export d'Ulrich Seidl

Jean-Philippe Gravel

Volume 26, Number 4, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33446ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2008). Review of [Lignes de conduite / *Import Export* d'Ulrich Seidl]. *Ciné-Bulles*, 26(4), 26–27.

Lignes de conduite

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Import Export. Ces deux termes rappellent à l'esprit d'autres couples opposés : exploitant/exploité, aller/retour, regardant/regardé, vieux/jeune... Et qui ne sont pas des mots choisis par hasard, compte tenu de la résonance qu'ils prennent dans la seconde fiction d'Ulrich Seidl. La première, on s'en souvient, s'intitulait **Dog Days**, mosaïque d'une journée de canicule en banlieue autrichienne, laquelle déversait en cadres fixes une série de scènes à la fois cruelles, cocasses et choquantes. Cette série étalant avec une froideur clinique des comportements enclins à toutes sortes de dégradations n'était pas pour dissiper un malentendu tenace voulant qu'Ulrich Seidl aime ni plus ni moins se complaire dans la misanthropie.

Ce goût pour les extrêmes appelle pourtant un regard plus fin. De prime abord, **Import Export** offre le même menu prêtant à controverse; le film comprend assez de moments dérangeants pour choquer tout le monde. Mais il marque aussi, remarquablement, un pas essentiel dans l'habileté de Seidl — formé à l'école documentaire — à manier les ficelles de la fiction dramatique. Les tableaux d'autrefois, où les personnages se démenaient désespérément pour se libérer de leur propre prison, s'enrichissent désormais de deux individus qui, moins soucieux de verser dans l'excès, cherchent à préserver leur humanité dans un monde impitoyable. Dans le périple relativement infernal qui nous attend, ils font figure de passeurs, à la fois acteurs et observateurs des réalités qu'ils côtoient. On s'étonnera de constater qu'aucun d'eux ne se laisse engloutir par la déshumanisation ambiante.

Comme en réponse aux existences pétrifiées de **Dog Days**, **Import Export** est fait de mobilité et d'exil. Le film suit la dérive de deux personnages au destin balotté dans un paysage désolé et glauque, dont les reliefs semblent chacun révéler un aspect différent de la misère humaine. Ces trajectoires complémentaires sont celles d'Olga (Ekateryna Rak), une infirmière ukrainienne que la nécessité — l'hôpital qui l'emploie étant incapable de la payer — force à quitter son enfant et sa mère pour chercher du travail en Autriche. Vient ensuite Pauli (Paul Hofmann), présenté d'abord comme un jeune viennois désœuvré et agressif, constamment hanté par des soucis d'argent. Éventuellement, celui-ci accepte d'accompagner son beau-père en Europe de l'Est pour y livrer de vieilles machines de jeu et autres distributrices : autant dire que les stations de son voyage n'auront rien d'un défilé de cartes postales.

Dans le film de Seidl, le terme d'**Import Export** embrasse tout autant la circulation des biens que celle, dirons-nous, de la marchandise humaine. Tous les deux poussés par l'exigence de survivre, les protagonistes arpentent un décor qui présente l'envers des banlieues symétriques et coquettes de **Dog Days**. Défilent alors des cités indescritiblement insalubres, des espaces anonymes, des tripots sinistres, et des appartements et chambres d'hôtel miteux, parmi d'autres endroits où transpire la précarité de l'existence. Ce n'est pas pour rien que la trajectoire d'Olga la fait passer d'un hôpital à un hospice gériatrique. Si l'une de ses premières scènes la voit soigner un bébé

malade, elle traitera, au final, avec dignité un peuple de vieillards à l'agonie, et ce, même si elle n'est « que » femme de ménage.

L'arc entier du chemin de la vie est donc couvert. Et, dans l'intervalle, se trouvent toutes les épreuves, déboires et autres tractations auxquels s'exposent ces personnages en lutte pour leur survie, contraints par leur besoin d'argent. Avant de se décider à partir pour l'Autriche, Olga s'engage momentanément dans une boîte de peep-shows pour internautes, exposant son sexe pour les webcams. Le résultat ne semble pas satisfaire le premier client de ce spectacle privé qui, symptomatiquement, se fâche en anglais (sans doute parce qu'il appelle des États-Unis) : « Écarte tes fesses...! Plus proche, plus proche...! »

On se contenterait d'apprécier le comique de la scène si l'on ne saisissait pas qu'à ce moment, la caméra a installé le spectateur à l'endroit exact où se trouverait celui d'un voyeur de peep-show. L'adresse lancée au public ne saurait mieux s'entendre. De toute sa carrière, l'accusation de voyeurisme colle particulièrement à la peau de Seidl, accusé d'avoir exploité ses acteurs et ses personnages, qu'il contraindrait à des actions dégradantes. Ici, Seidl riposte par un retour d'ascenseur qui nous rappelle que le regard du public est loin d'être innocent.

Import Export prête naturellement le flanc à ces controverses : un cas intéressant étant la critique qu'a publiée l'important *Variety* sur le film, laquelle évite le thème

habituel de la misanthropie pour dénoncer « ce qui ressemble étrangement à l'exploitation des patients dans les scènes de l'hôpital autrichien »¹. Et le critique d'ajouter : « visant le réalisme documentaire, l'auteur accueillerait probablement ce genre de commentaire avec indifférence, mais même la confrontation exige un minimum de bien-séance. »

Il est vrai que les scènes de l'hospice gériatrique n'épargnent aucun détail de la condition d'indigence à laquelle ramène souvent la toute dernière vieillesse. Troublante expérience, donc, que de voir ces vieillards se faire entretenir comme des nouveaux-nés, nourris à la cuillère et portant des couches. Mais, sans scandaliser nécessairement, ces scènes se vivent aussi comme des leçons d'humilité, pour autant qu'on ne les voie pas comme une manière d'exploiter l'intimité de pauvres vieillards, mais comme le portrait (somme toute assez peu porté au sordide ou à l'apitoiement) d'un aspect de la finitude humaine qui demeure un tabou majeur dans la société occidentale. D'où, forcément, une réaction de rejet.

Cela n'est qu'un exemple du genre d'expériences limites auxquelles l'œuvre de Seidl nous convie depuis ses débuts. En ce sens, son cinéma fonctionne comme un révélateur des diverses intolérances de son public, ce qui le rend aussi inconfortable que nécessaire.

Et cette fois le spectateur n'est plus seul. Il accompagne des personnages qui développent eux-mêmes un certain point de vue sur la misère sociale et existentielle qu'ils côtoient et grâce auquel, ultimement, ils se découvrent aussi eux-mêmes. Comment parler, alors, de misanthropie? Difficile, au contraire, d'oublier comment l'intégrité et l'humanisme d'Olga lui permettent de traverser ses déboires avec la même dignité

1. EDWARDS, Russell. « Import Export », *Variety*, Éditions Internet, [en ligne]. [http://www.variety.com/index.asp?layout=festivals&jump=review&reviewid=VE1117933704&cs=1=p=0.] Traduction de l'auteur.



Import Export

désarmante. Plus surprenant encore, ce sentiment de découverte de soi se remarque particulièrement chez Pauli, un personnage d'abord dépeint sous des couleurs antipathiques, mais dont les épreuves révéleront la profonde humanité. Son périple avec son beau-père à travers les bas-fonds est-européens dévoile un monde où partout la misère expose aux pires formes d'exploitation. C'est au beau-père qu'il revient d'incarner l'esprit d'opportunisme et d'envies crapuleuses qui porte, grâce à l'argent, à exploiter (je dirais même « proxénétiser ») son semblable : mœurs auxquelles, devinait-on, Pauli aurait facilement pu succomber. Mais ce jeune homme qui, un peu pathétique au départ, s'amusait à terroriser sa petite amie et tentait de « taxer » des clients du métro, finira par refuser de se prêter à ce genre de jeu. Sa trajectoire, comme celle d'Olga, recoupera ultimement celle du spectateur que les moments les plus choquants du film contraignent de développer un point de vue moral sur l'immoralité qui, dans **Import Export**, s'offre en un long et triste spectacle.

Ulrich Seidl ne s'est jamais caché d'avoir reçu une formation empreinte de catholicisme. À voir comment il évolue dans la

fiction, cette fondation lui permet d'explorer les formes contemporaines de ce que, dans une langue anachronique, on appellerait la tentation du péché. Exploit en soi, l'absence de manichéisme avec laquelle il traite ces sujets risqués prouve la grandeur de son humanisme. Mais dans **Import Export**, il fait mieux : il parvient, enfin, à composer des personnages qui, loin de se laisser engoutir dans la noirceur ambiante, apprennent à conserver leur dignité et leur sens de la compassion dans un milieu qui en a d'autant plus besoin qu'il abandonne souvent les hommes à un sort misérable. Quoi qu'on en dise, la morale de Seidl est claire : face à des circonstances adverses, il appartient à chacun d'apporter sa part de lumière au cœur des ténèbres du monde. ■

Import Export

35 mm / coul. / 135 min / 2007 / fict. / Autriche

Réal. : Ulrich Seidl

Scén. : Ulrich Seidl et Veronika Franz

Image : Ed Lachman et Wolfgang Thaler

Mont. : Christof Schertenleib

Prod. : Ulrich Seidl et Lucki Stipetic

Dist. : FunFilm

Int. : Ekateryna Rak, Paul Hofmann, Michael Thomas, Maria Hofstatter, Georg Friedrich, Natalija Baranova